

MES MÉMOIRES

par FLORELLE

(lire page 8)



MES MÉMOIRES

par FLORELLE



RAIMENT, à bien réfléchir, il est probable... il est certain que je n'aurais jamais pensé à écrire ici, j'en suis sûr, même, si j'en avais eu ce projet.

n'y avait pas eu cet accident... qui m'a cloué pour plusieurs semaines sur un lit de clinique. Récit d'autre à faire que penser à moi... A Paris, en dépit des engagements pris, on consentait à attendre que je sois remise pour tourner un film, pour répéter une revue. Chaque jour, je recevais une pluie bleue de télégrammes m'apportant des vœux de guérison, des témoignages de sympathie... Pour la première fois de ma vie sans doute, je sentais autour de moi une ambiance cordiale, amicale même... Et j'ai pardonné au chauffeur qui, la nuit du 4 septembre, m'envoya promener dans un fiacre avec ma voiture, rien que pour cette réchassante, encourageante impression que j'ai eu d'avoir de par le monde des amis... même parmi des inconnus.

..

De ma petite enfance, aux Sables d'Ottonne, je ne me rappelle rien que le comptoir. Mes parents tenaient là un grand café. Et, sur mes petites jambes de beurre, je venais dans la salle, me coulant derrière ce beau comptoir de zinc, tout brillant, tout claquissant d'eau froide où on rinçait les verres. Il était rempli de merveilles. Le percolateur qui laissait gicler un jet de café, odorant et brun. Et la pompe à bière, qui versait de la mousse blanche et blonde jusque plus haut que le verre des bocks. Le garçon avait un petit geste prestre pour raser cette mousse d'un coup de palette en bois, et je trouvais cela très intéressant.

Mais, un jour, ma mère m'emmena dans un train, avec mes deux petites sœurs, Maudette et Renée. Et je ne revins plus jamais le comptoir magique, ni la grande salle à mosaïque claire saupoudrée de sciure, ni les commis voyageurs qui usaient les basquettes de moleskine devant des apéritifs de toutes les couleurs.

Le train roula longtemps, si longtemps que je m'endormis pour me réveiller dans une odeur de charbon et de pluie, parmi le tumulte d'une grande gare. C'était le soir. Les lampes des quais brillaient jaunes. Les voyageurs étaient pâles de froid et de fatigue. J'avais attrapé une escarille dans l'œil et je hurlais, accrochée à ma mère. Celle-ci était tout-empêtrée de ses petites filles, de ses valises, de son parapluie. Mon père s'occupait des gros bagages et des billets. On nous bousculait. J'avais peur, j'avais froid. Ce fut ma première expérience de Paris.

Notre premier logis était rue d'Uzès, tout près du faubourg Montmartre, qui était alors celui de Duvernois, avec ses filles en chaussettes et ses beaux garçons en melon clair. Celui aussi des boîtes à chansons et des caf'cœu. J'étais trop enfant pour remarquer tout cela, et j'étais éblouie par les grandes lumières rouges et blanches qui éclaboussaient le trottoir,

tombées des affiches lumineuses.

Chez nous, ce n'était pas la fortune. Mes parents avaient été ruinés. Le beau comptoir ne débordait pas assés de bière et d'apéritifs. Et mon père avait dû se contenter d'un tout petit emploi dans une maison de commerce. Tout juste de quoi vivre, à Paris, avec trois gosses.

Ma mère s'ennuyait rue d'Uzès. Il y avait trop de monde dans les rues le soir. Du drôle de monde. Et l'escalier noir de la maison, la petite cour sinistre, ces grands murs sales dessinés de tous côtés, bouchant l'horizon. Partout de la pierre, de l'asphalte... Pas même un peu de terre pour faire pousser une fleur, pour faire jouer les petites qui devenaient pâlottes, étouffées elles aussi au milieu de toutes ces maisons serrées... Où était l'air salé des Sables, la plage interminable, l'espace illimité ! Nous devions nerveuses, turbulentes, insupportables.

Aussi, mon père emmena toute sa petite famille rue Fagnon, tout près de la Porte d'Italie. Le parc Montsouris n'était pas loin, au bout de la rue de Tolbiac. Ni les pépinières de Villejuif. Les enfants qui n'ont pas connu les pépinières de Villejuif ignorent le bonheur à l'état pur. J'entendis les enfants de Paris, qui n'ont pas la forêt ou le ruisseau près du village.

Ces pépinières se trouvaient alors à vingt minutes de tramway de la porte d'Italie. Il fallait traverser le campement bohémien des roulottes et des baraques

de la zone, et filer sur le côté de la route, jusqu'à un chemin qui partait tout droit entre deux murs hauts. Au bout du chemin, on arrivait dans un bois touffu d'arbustes à fleurs et à fruits. Les pépinières abandonnées.

Des lilas et des pommiers, des cerisiers et des arbrustes dont la fleur s'appelle boule de neige. Ce fut le paradis de mon enfance. Maintenant, ce doit être loti, et couvert d'habitations à bon marché.

J'allais à l'école chez les petites sœurs de Saint Vincent de Paul, rue Jenner. On m'y apprenait beaucoup de prières et un peu de géographie et l'arithmétique. Plus tard, j'ai assés bousillé de l'argentine en Uruguay, zébraillé d'Amérique la carte d'Europe et celle d'Amérique, pour compléter ces quelques notions géographiques primaires. Et j'ai eu à compter, à calculer tout à mon aise, et à résoudre des problèmes plus compliqués que ceux du brevet élémentaire, au cours de mes tournées.

Ce que je dois donc surtout à mes éducatrices en corsette, ce sont ces solides principes d'espérance et de résignation qui sont la base même de la foi catholique. Née dans une famille de maîtres sabbats, où l'on est croyant jusqu'au fanatisme (car il y a aux Sables une forte teinte espagnole venue on ne sait d'où, et dont témoignait le prénom de petite reine Manuela, non répandu dans la région) j'étais profondément imprégnée de cette foi et de cet enseignement, tant

qu'en dépit de tout et de vingt ans de théâtre, je les garde intacts en moi. C'est cela sans doute qui m'a soutenue et empêché de faire des bêtises, aux heures de grand cafard. Rien ne date, donc, dans ma prime jeunesse. Jusqu'au jour où tante Marthe m'emmena avec elle.

Tante Marthe, la sœur de ma mère, était casnière à la Cigale. C'était alors le music hall le plus chic de Paris, ou presque. Et quel nous alla à l'affiche ! Raimu, Dorville, Chevalier...

Comme j'avais eu la croix à l'école, tante Marthe m'emmena donc et me confia à l'électricien de service, qui m'installa avec lui près du projecteur.

Et je vis Claudius, Dorville, et Dramen qui était la grande vedette... Et ce fut un éblouissement.

Dès lors, je ne quittai plus tante Marthe. Le soir, j'expédiais mes petits devoirs scolaires, prête à accourir lorsqu'elle m'appelait : Alors, tu viens !

Nous prenions ensemble le métro tigre, envahi par les modes encombrantes de cette époque. Tante Marthe adorait le théâtre. Le soir, lorsque sa caisse était faite, elle se faufilait avec les ouvreuses, derrière le lourd rideau de peluche poussiéreuse et elle allait prendre « un petit air de chanson ».

Chère tante Marthe. Elle était fière de moi, parce que j'avais de grands yeux ravis, la mine fraîche et l'air éveillé.

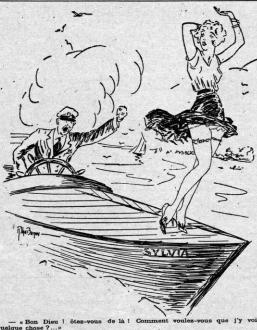
Pendant tout le spectacle, j'étais sage comme une image dans ma petite niche obscure, près de la grosse lampe ronde qui versait la belle lumière dorée sur la scène, la lumière qui fait biller les paillettes et les cheveux, et tout ce qui n'est pas d'or... Mais avant le lever du rideau... et pendant les entr'actes... Je me glissais dans les couloirs, escaladant les petits escaliers raides et poussant, soulevant les rideaux fanés, et posant l'audace jusqu'à rôder dans les loges aux portes entrebâillées, pour voir de plus près les artistes que j'avais vus sur la scène.

C'est ma petite nièce, Odette, Odette Rousseau, expropriant tante Marthe, comme si cela eût pu excuser toutes les audaces. Et on les excusait de fait. Le brigadier de service me pinçait l'oreille au passage en m'appelant « mauvaise graine ». Les habilleuses me prêtaient des fonds de boîtes à fards pour essayer d'ahurissants maquillages. Les artistes me toléraient comme un petit animal familier, me donnaient des bonbons et me laissaient regarder des photos de leurs anciens rôles. Dorville surtout, était gentil pour moi, et pas un soir ne passait qu'il ne vînt dire bonjour à tante Marthe et demander si « la petite » était là.

Le lendemain de ces soirées-là, je retournais chez les sœurs de la rue Jenner le cerveau bourré de chansons. Les paroles de la sœur qui faisait la classe passaient par-dessus ma tête. Je pensais qu'être artiste, c'est le plus beau métier du monde.

— « Bon Dieu ! êtes-vous de là ! Comment voulez-vous que j'y voie quelque chose ?... »

(A suivre.)



MES MÉMOIRES

par FLORELLE



ERS le milieu de 1911, alors qu'il montait sa nouvelle revue d'été, Raphaël Flatteau, directeur alors de la Cigale, aperçut qu'il lui fallait un petit garçon pour un bout de rôle. Il eut l'imprudence d'en parler devant moi. Comme à cet âge on ne doute de rien, je m'en fus trouver Flatteau, le lendemain, et me proposai pour le rôle.

— Mais il me faut un garçon, dit en souriant Flatteau, pour m'éconduire. Tu n'es pas un petit garçon.

— Je mettrai des pantalons !

— Mais tu n'as jamais joué !

— J'apprendrai vite.

— Mais tu ne sais pas chanter.

Pas chanter ! Et les cantiques chez les sœurs ! Toutes disaient que j'avais une jolie voix, et le dimanche, à la messe, c'était moi qui faisais « la voix des anges » et qui chantait l'action de grâce avec sœur Marguerite. Cela ne le convainquit pas. Mais n'avais-je pas entendu et retenu, et chanté toute seule les chansons que l'on chassait à la Cigale.

Je me mis à lui en chanter une, et sans doute n'étais-je pas trop maladroite, puisqu'il me donna le rôle.

Un rôle d'« oseille ». Il fallait que je m'en contente pour commencer, n'est-ce pas... Je n'eus que cela pendant bien longtemps. Je chantais avec Raimu. Nous avions le même costume ridicule, avec des chaussettes courtes et un cerceau, et nous chantions une chanson bête, un peu grotesque, qui plût beaucoup.

Premiers braves... Quel bruit ils font ! Ils emplissent la salle close comme le bruit de la mer emportée dans les grosses coquilles de la plage des Sables. Je les prenais pour moi seule, et Raimu, paternel, m'en laissait une grande part.

Si j'allais devenir vedette ! Mais une vedette ne s'appelle pas Odette Rousseau. Et c'est elle-même qui me trouva un nom. Un nom trop beau, longuement méditée et soigneusement choisi parmi une longue liste d'autres aussi ronflants : Odette de Vernières. Pas moins. A cette époque, on n'aurait pas osé faire du music-hall sans être noble, voyons !

On me vit partout. J'allai me présenter dans tous les music-halls de quartiers : Casino Rochecouart ou Saint-Martin. Mais les chansons de Drenon ou de Darnis ne conviennent pas à une gamine. On me conseilla donc d'aller apprendre des chansons faubourg Saint-Denis...

Les cours avaient lieu de 4 à 6 heures, et ils étaient gratuits, ce qui faisait bien mon affaire. Ils se donnaient dans une vaste pièce sombre, mal éclairée d'une lampe à gaz qui sentait fort. Le faubourg était loin de la rue Fagon, mais traverser Paris ne me faisait plus peur. Ma mère m'accompagnait parfois.

C'est là que j'appris : Je suis la même Chipette, et Je gobe les avariés.

Le premier rôle qu'on me confia (si je puis appeler cela un rôle) fut muet. Il s'agissait de figurer, avec quarante et un autres gosses, dans une scène du Concours Lépine, à l'Ambigu. Je figurai.

Mais je réussis à placer ma « Môme Chipette » au Casino Montparnasse, puis à l'Européen, dans une revue avec Biscot. Je gagnais 4 francs par soirée. Suffisamment pour faire imprimer, aux petites baraques du Nouvel An, des cartes sur bristol avec ces mots en belle cursive :

Odette de Vernières
Artiste Lyrique.

..

Après, il y eut la tournée Brichman. Je portais toute tranquille, toute fiévreuse, et bien contente...

Ma tournée était réglée d'avance. Je ne me souviens pas de grand-chose. A Munich, le cabaret Benz à Vienne, le Parisien. A Buda, le pavillon Mascotte... De la musique, de la bière à pleins verres, une atmosphère de grosse joie épaisse, de confiance en la vie, d'optimisme. Et c'étaient les premiers mois de 1914.

Après mon numéro, je rentrais à l'hôtel. Presque toutes les chanteuses de la tournée étaient des entraînées. Mais moi j'étais trop jeune.

C'est à Bucarest que je connus Jean Flor, déjà célèbre. Je l'étonnai, si gamine et toute seule, si loin de chez moi.

— Comment t'appelles-tu, me demanda-t-il un soir, après mon numéro.

Je répondis fièrement :

— Odette de Vernières !

Mais cela ne parut pas l'impressionner. — Un voilà un nom, s'écria-t-il... Un nom de théâtre qui emporte la dimoindaine. Cela ne te va pas du tout.

J'étais très vexée.

— Eh bien ! s'il ne vous plaît pas, trouvez-m'en un autre, répliquai-je.

Il réfléchit un moment.

— Tu t'appelleras Florelli, décréta-t-il... Et je serai ton parrain.

Florelli sentait trop l'italien, à mon goût... J'en fis Florelli. C'est ainsi que je partis avec un nom en trois morceaux pour revenir avec un nom d'une seule pièce.

Je rentrai à Paris huit jours exactement avant la déclaration de guerre.

Mon père partit aussi, le troisième jour. Mais une broncho-pneumonie le fit renvoyer à l'hôpital des Sables.

D'abord, on ne parla plus de chansons, ni de revues, ni de lieux de plaisir. Tout le monde ne pensait qu'à la guerre. Et moi comme les autres. J'étais de la charpie, je tricotais des passe-montagnes ; j'eus un fillet tout gentil dans son uniforme, à qui j'envoyais des cigarettes et du chocolat. Il fut blessé. Alors, je décidai d'être infirmière pour aller le soigner. Mais ce n'était pas facile. J'avais beaucoup de bonne volonté, mais peu de connaissances. Puisque je ne pouvais aller soigner les soldats, j'allais au moins distraire les permissionnaires.

Je grandissais. Mes rôles aussi.

Revues de guerre, patriotiques et crustallantes. Colette a parlé du « Lierre du Champ de Bataille » ! Moi, je fus l'Ecosse dans le défilé des alliés (on me trouvait de jolies jambes) et la « Presse ligotée » dans un sketch contre la censure. La censure ! Elle et moi allions bientôt faire connaissance. J'avais passé à l'Abri, à Bataclan, à l'Eldora-

do, à la Scala. Gus Bofa avait peint de moi une affiche magnifique, avec un gros nœud dans les cheveux, une robe volante comme celle des pouspées de plâtre des loteries, et des épaules pointues d'adolescente.

J'étais aux Capucines, déjà petite stolta, lorsque survint l'affaire des « documents secrets ».

C'était un soir de février. Vite démaquillée, je m'enfrottai dans un grand manteau, pour rentrer bien vite rue Coysevox, où l'habitant maintenant, il-hab, derrière le cinétheâtre Montmartre. J'y vivais seule, avec une petite bonne. J'allais y trouver en rentrant un souper chaud, un bon feu, des pantoufles. Tout cela est affreusement bourgeois ! Mais cela est affreusement confortable. J'avais déjà tant roulé et erré d'hôtel en hôtel qu'un coin à moi toute seule, laud, meublée, décorée par moi, c'était le paradis sur terre.

Donc, je me hâtai de rentrer. Les nuits étaient souvent écoulées par les rails de gotha car on était en 17 : Je pris un taxi. Et comme il prenait un tournant un peu brusque, je tombai sur la banquette et ma main rencontrait quelque chose d'épais : une serviette bourrée de papiers.

Le taxi roulait dans les rues mal éclairées. Je ne pouvais pas examiner ma trouvaille. Alors, sans réfléchir, je la frottai mal sous ma petite cape de fourrure. Lorsque je payai, j'étais bouleversée à la pensée que peut-être le chauffeur allait s'apercevoir de quelque chose. J'étais tremblante comme une volée. Et cependant, pour rien au monde je n'aurais remis la mystérieuse serviette à ce chauffeur inconnu.

Rencontré chez moi, avant même de me dépanter, je l'ouvris. Elle contenait des documents concernant la défense nationale, un rapport du général Denigues, attaché militaire à l'ambassade d'Espagne, sur des conversations tenues entre Bolo et Alphonse XIII.

Je gardai ces papiers chez moi pendant trois jours, dépouillant tous les journaux pour chercher un indice, qui me permettrait de retrouver celui qui les avait oubliés... ou abandonnés. Enfin, n'entendant parler de rien, je me décidai à les porter au ministère de la Guerre.

L'affaire fit grand bruit à l'époque. On enquêta pour savoir comment ces papiers pouvaient se trouver en ma possession. Les esprits étaient surexcités. L'ombre de Mata Hari fuillait s'étendait sur toutes les artistes. L'affaire Suzy Dupry s'occupait de la Cigale, couvait... Et celle de Lavallière, de Clara Tambour. Des rumeurs couraient, stupides et alarmistes. Un ordre est passé, le 17 février, pour que mon nom soit échappé partout.

Les deux officiers responsables des précieux papiers : le général Denigues et le lieutenant Lerys-Mirpoux, passèrent en conseil de guerre et sont relevés de leurs fonctions.

On me consolait en me disant que cela me faisait de la publicité. Je m'en serais bien passée.

Je n'aime guère repenser de cette affaire.



— Ma chérie, il vaudrait mieux que nous partions avant que tu n'aies la tentation de mal te tenir...

(A suivre.)

L'ARMISTICE... Tous les clochers en fêtes... Liesse... La ruée vers le plaisir retrouvé, le plaisir complet, sans anxiété et sans

remords
Le Perchoir... La Pie qui Chante... des chansons, des chansons. Je fais mes débuts dans la comédie avec Max Dearly dans *Robert Macaire*. Un tout petit rôle. J'ai toujours su m'en contenter pour commencer.

Et je fais la connaissance de Romain Coolus. Il venait de terminer *La Sonnette d'Alarme*, qu'on montait à l'Athénée. Vous êtes exactement ce qu'il me faut pour le rôle de la petite dactylo du troisième acte, me dit-il. Voulez-vous essayer ?

— Essayons !
Mes « essais » ne furent pas bien accueillis pas la troupe de l'Athénée. Il y avait là de bons comédiens, dont le nom était en fromage à l'affiche : Rosenberg, Etcheparre, etc... J'étais heureuse de jouer avec eux, d'étudier la façon dont ils composaient leurs personnages, pour me former à leur école.

Le soir de la première, je n'étais pas fière. Tout le monde me faisait une tête de six pieds. Et naturellement, j'avais le trac. Je l'ai toujours eu, aux heures d'offensive...

Je jouai... et on ne siffla pas. Et le lendemain, joie ! Colette, la grande Colette elle-même disait dans son article du *Matin* : « Seule, une petite transfuge du music-hall : Florelle, a joué avec naturel. »

Du coup, les hostilités se firent plus terribles, jusqu'à ce que, dégoutée, je quittasse le rôle.

Et, légèrement refroidie par le théâtre et ses gens, je m'en revins au music-hall. Volterra m'offrait une tournée en Amérique du Sud.

Je m'en fus, sur le *Cervantes* qui quitta Bordeaux le 27 mars 1923, vers l'Amérique où devait s'écouler plusieurs années de ma vie, pour y chercher la vedette qu'on me refusait en France. On croit qu'il est facile pour une Française de réussir en Argentine. Pardi ! Ceux qui l'affirment ne sont jamais arrivés, sur la scène de l'Empire, avec des chansons en français, devant l'exigeant public buenos-ayrien, qui applaudit furieusement quand on lui plaît, mais qui sait siffler si inexorablement !

J'arrivai à Buenos-Ayres à la tombée du jour. Il faisait chaud. Je me sentais lasse et déçue.

Ce fut pourtant le grand succès. Le grand succès aussi à Montevideo. A mon retour à Paris, on vint m'offrir la vedette de la nouvelle revue du Casino.

C'était ma première chance à Paris.

Un malentendu me la fit perdre. Et je signai un engagement avec Umberto Cairo qui partait pour l'Amérique avec la tournée Randall.

Ces tournées, ces terribles tournées émaillées de mésententes, de jalousies, de tous les ragots de coulisses, sont aussi ennuyeuses à conter qu'à vivre. Je n'achevai pas celle-ci. Des discussions presque quotidiennes m'avaient dressée contre les organisateurs. Je partis, résolue à devenir indépendante.

Mon expérience acquise me permettait d'organiser moi-même une tournée, et de l'administrer. Du moins je le croyais. J'avais un peu d'argent devant moi, une grande confiance en ce public sud-américain qui m'avait été si favorable au premier passage, un besoin impérieux de tenter quelque chose. Tout allait trop bien, sans doute. Je voulais forcer la chance.

Je fis donc venir Dréan, Le Tom et Floréal qu'on m'avait chaudement recommandés. Et en route...

Joyeux départ... Nous devions faire de grandes choses... Enthousiasme qui ne dure guère. Bientôt, je sens que ma troupe se lézarde. Je flaire, je pressens la faillite proche de mon trop beau projet. Et en effet, je suis bientôt obligée de me séparer de Dréan et des autres. J'ai payé les voyages, les frais d'organisation de la tournée... Je paye les dédits... Et je n'ai plus un sou. Je suis sans engagement, toute seule en Amérique. Je parle très mal espagnol. La tournée Randall continue. Les artistes que j'ai fait venir ont trouvé à se placer. Tous. Et moi je reste, la brebis égarée du troupeau.

Ainsi, le destin ironique s'amusa à démentir toujours mes pressentiments. La première tournée s'annonçait mal, et avait été triomphale. L'autre, sur laquelle



Florelle en 1917. Photo Sobol.



Florelle dans "Tumultes".

j'avais tant compté, se terminait par un fiasco total.

Et je ne sais vraiment pas ce que je serais devenue, alors, si un miraculeux engagement ne m'avait été offert pour Santiago du Chili.

C'était au théâtre de Septembre. J'y arrivai vers la fin de l'après-midi. Il semble que j'aie été toute ma vie destinée aux arrivées de cette heure-là, l'heure imprécise où ce n'est plus le jour, et pas encore le soir. L'heure où les villes prennent un visage qui ne leur ressemble pas. L'heure déroutante, décourageante. Le point mort de la journée.

J'arrivai donc au théâtre de Septembre vers six heures, et je me fis désigner ma loge aussitôt. Cette loge inconnue, anonyme, c'était pour moi comme un refuge. J'étais si dépaycée, si seule ! Et il est terrible, le cafard des soirs d'exil, lorsque rien ne vient vous apporter un petit air du pays. Rien. Les réclames de liqueur ou de parfumerie, sur le mur, sont en langue étrangère... Et l'habilleuse bavarde sans que vous la compreniez. Elle parle toute seule. Peut-être vous dévide-t-elle de mystérieuses injures. Vous n'en saurez jamais rien. Et il n'y a pas même, de l'autre côté du couloir, dans une loge toute pareille, un autre artiste, un Français, inconnu la veille, mais frère déjà, puisqu'il est français, à qui on puisse parler, par les portes entr'ouvertes... Rien. Ce soir, il n'y a rien, auprès de moi, qu'un chien.

C'est le suprême ami des abandonnés. J'ai toujours Pépette. Comme la bannière de Jeanne d'Arc, elle a été à la peine, et elle peut bien maintenant être à l'honneur.

Le directeur du théâtre de Septembre, un bon gros un peu chauve, vint me trouver un peu avant le spectacle. J'étais déjà harnachée, prête à la parade : robe du soir, maquillage et sourire. Il s'informa poliment de l'excellence de mon voyage, voulut savoir si j'étais bien installée, dans ma loge et à mon hôtel en ville, puis me conseilla avec douceur : — Je crois qu'il serait temps que vous vous habilliez.

Je le regardai, surprise : — Mais, je suis habillée... — Je veux dire... que vous mettiez votre costume de scène. — Mais... je suis prête à entrer en scène... — Et alors... vos costumes. Je soulevai un rideau d'andrinople qui cachait la porte-manteau. — Les voilà, mes robes de scène. Il y en a beaucoup, vous voyez et elles sont jolies.

C'était toutes mes robes du soir de la tournée Randall et de ma propre tournée. Le directeur semblait écroulé : — Vous allez chanter comme cela, en robe du soir... C'est fou ! C'est courir à la catastrophe...

Je ne comprenais pas. — Je croyais que vous étiez une Bata-clan, s'écria-t-il. Et que vous aviez des petits costumes de revues... comme cela, tenez. Il me montrait des cartes postales fichées au mur d'une épingle : courtes jupes de paillettes, gorgéris de tulle, plumes et fleurs... et cuisses nues.

— Il y a erreur, en effet, dus-je reconnaître.

Peut-être allait-il rompre mon engagement. Que serais-je devenue alors.

Je demandai timidement : — Alors, qu'allons-nous faire ?

Il n'en savait rien, le pauvre homme. Il arpentait la loge, trois enjambées dans un sens et trois dans l'autre.

— Vous ne pouvez chanter ainsi... On va vous siffler. Mon public a horreur du genre « femme du monde ». Il veut des chanteuses gaies, hardies, et décollées...

Un nouveau scrupule me saisit. Je le prévins : — Et je chante en français, vous savez.

Il vira de l'écarlate au blême, comme un papier de tournesol.

— Mais c'est de la démente, s'écria-t-il... Ils ne vous laisseront même pas finir la première chanson.

Nous en étions là de nos tristes pensées lorsqu'on vint l'avertir qu'on levait le rideau.

Nous échangeâmes un regard désolé. — Laissez-moi quand même essayer, lui demandai-je.

C'était sans doute un brave homme. — Bon, allez-y, accepta-t-il... Mais n'insistez pas s'il vous sifflent... Sinon, ils se fâcheront, et feront de la casse. Je promis...

Comme on se sent gaillarde, pour affronter le public, après de tels avertissements ! J'avais un trac fou. Il me semblait que jamais je ne pourrais chanter.

Et je chantai pourtant. C'est le métier, n'est-ce pas. On l'a choisi, il faut le faire. Chante ma fille, puisque tu as voulu chanter.

Lorsque je parus, il y eut un petit remous dans la salle. J'entamai la première chanson. Elle était sentimentale et s'appelait *Toi et Moi*. Le directeur sautait dans la coulisse des gouttes grosses comme des petits pois. Tiens, mais on ne sifflait pas. Il semblait même, au contraire, qu'une sympathie grandissait entre le public et moi. Dès qu'ils applaudirent, je compris que j'avais gagné la partie hasardeuse. J'avais apprivoisé le fauve.

Le lendemain, dans les journaux, on relatait qu'une jeune artiste française était arrivée au théâtre de Septembre.

« Elle était d'une grande élégance, disait un critique bien connu là-bas (car seule concession aux goûts de mon pauvre directeur — je changeais de robe, en coulisse, pour chaque chanson). Mais cette élégance est sobre, et d'une grande distinction. Pas un bijou. »

Il ignorait, ce bienveillant critique, que j'avais du mettre mes bijoux au clou pour payer mon voyage jusqu'à Santiago. A quelque chose malheur est bon.

Mon directeur augmenta le prix de ses places, et prolongea mon petit contrat. Lorsque je le quittai, un mois plus tard, nous étions les meilleurs amis du monde. J'allai à Valparaíso.

Je n'y fis pas un sou. Le four total. Une nouvelle douche glacée sur mon optimisme... Je ne savais pas, moi, naïve, que Valparaíso et Santiago sont les cités rivales, les Sparte et Troie du Chili. Et que ce qui plaît à Santiago déplaît obligatoirement à Valparaíso.

On écourta mon séjour là-bas, et je n'en fus pas fâchée. C'est à Santiago que je revins. Quand un être, ou une ville

vous ont été favorables, on revient vers eux, d'instinct. Mais le directeur du Septembre ne pouvait guère plus m'offrir qu'une semaine de « reprise ». On commençait à connaître mon répertoire. Et comment en aurais-je pu changer, là-bas ?

Je n'avais pas de quoi payer mon voyage de retour en France. Il me fallait tenir, coûte que coûte.

Je lus dans un entrefilet de journal que Mme Rasimi organisait une tournée au Mexique et à Cuba.

Mme Rasimi ! Je l'avais connue autrefois, quand je jouais à Bataclan. Et elle me connaissait surtout à cause de l'échec de sa tournée Mistinguett, que la mienne avait brûlée. Elle ne m'en voulait pas pour cela. Elle connaissait trop notre métier pour croire que c'était de ma faute.

Je rentrais aussitôt à l'hôtel, et lui adressai un télégramme, véritable S. O. S. *Voulez-vous me prendre avec vous ?* lui demandai-je. C'était pour moi le salut.

Je me mis à attendre fiévreusement sa réponse. Elle ne vint pas.

Ma vie a été une route pleine de côtes, avec des hauts et des bas. Les heures se suivaient... Je vivais au jour le jour. Je réussis, par étapes, à arriver jusqu'à Buenos-Ayres, et à trouver un engagement à Mar del Plata.

C'est la plage chic, le Deauville de Buenos-Ayres, près du cap Corrientes.

J'y échouai comme une épave. Il faisait une chaleur atroce. C'était vers le jour de l'An, en 1925.

Mar del Plata est une ville blanche, riche, avec une grande plage, des dunes basses et une *barranca* de limon. La vague, souvent haute, a si bien léché cette falaise qu'elle l'a sapée, dénudée et qu'on aperçoit, affleurant sous le limon jaune, les quartzites bleutés de la sierra de Tan-

dil, qui vient briser ses derniers contre-forts adoucis dans la mer. Et cet affleurement de montagne rocheuse, coupant la monotonie de la côte pampéenne, donne à Mar del Plata sa seule beauté. Sinon, elle ressemblerait à toutes les stations balnéaires : sable, tentes, robes blanches, et casino.

Je chantais tous les soirs dans un « club » élégant. Je n'étais pas payée plus cher pour cela. De riches Argentins suiffeux m'invitaient à boire du champagne. Ils avaient des yeux comme des braises, des dents de loup. C'étaient des hommes ! Et j'étais une chanteuse. Je venais de Paris pour les distraire. Ils peussent, avec leur logique simpliste, que j'étais là pour leur bon plaisir, pour tous leurs bons plaisirs.

Mon numéro fini, je me sauvais vite jusqu'à la petite pension où je logeais. Elle était tenue par des Français, qui devinrent vite mes amis. C'est grâce à eux que je ne fus pas trop malheureuse à cette époque. Chez eux, c'était familial. Et rien ne m'avait tant manqué, dans ma vie, que la famille. Je n'avais pas revu ma mère depuis des mois. Je n'avais pour adresse que les postes restantes. J'ignorais depuis longtemps ce que c'était que dire « mon » lit, « ma » chambre... « ma » maison. Tout changeait autour de moi, toujours. Les visages, les paysages et le nom des femmes de chambre, car je n'en avais plus à mon service régulier. Une femme de chambre, pour une artiste en tournée, c'est une confidente, une compagne... Je devais me contenter des habilleuses attachées à l'établissement où je passais. Elles ne savaient pas me coiffer, ne connaissaient ni ma garde-robe, ni mes habitudes.

C'est à Mar del Plata que je reçus un télégramme de Mme Rasimi. Un mandat l'accompagnait. Elle me demandait de la rejoindre à New-York, et me joignait l'argent du voyage.

Mandat et télégramme avaient mis plus de deux mois à me parvenir. Pourquoi ?

Parce que le journal trouvé dans le jardin de Santa Lucia était un vieux journal. Que mon S. O. S. envoyé à Paris était arrivé après le départ de la tournée Rasimi, et avait dû la suivre, et par conséquent revenir en Amérique. Dès qu'elle l'avait reçu, elle avait répondu ; mais lasse d'attendre, désespérée, j'avais alors quitté Santiago. Et la réponse voyagea comme avait voyagé la demande.

Mais l'important, c'était d'être engagée, d'avoir un lendemain assuré.

Je quittai Mar del Plata, le club, et tristement, mes bons amis français.

Et le premier bateau qui quitta Buenos-Ayres m'emmena à New-York.

(A suivre.)



Alors qu'elle n'était encore qu'Odette Rousseau. Photo Waléry.



Effarouché ? ...



En présence de la rivale ("La femme nue").



Déjeuner champêtre ("Vacances")



Reçue aux Folies-Bergère par M. Ratoucheff, après son accident. Photo Waléry.

